



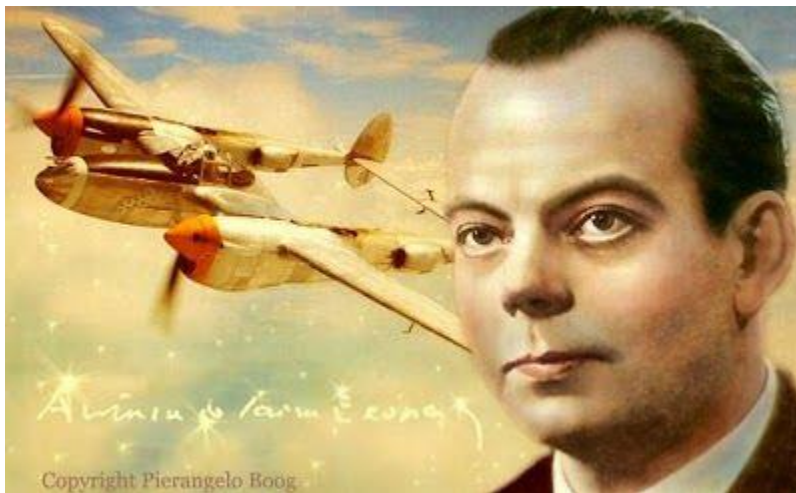
www.comptoirlitteraire.com

présente

“Terre des hommes”

(1939)

Recueil de neuf textes d’Antoine de SAINT-EXUPÉRY



Pour chaque texte sont donnés un résumé et souvent un commentaire.

Figure un commentaire sur l’ensemble (page 10).

Affirmant : «*La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais, pour l'atteindre, il lui faut un outil*», Saint-Exupéry considère que «*l'avion, l'outil des lignes aériennes, mêle l'homme à tous les vieux problèmes*», évoque un vol où chaque lumière de maisons lui signalait le «*miracle d'une conscience*» avec laquelle il voulait «*essayer de communiquer*».

Commentaire

Par le mot «*conscience*», Saint-Exupéry désignait tout être humain «éveillé» au spirituel, et compara souvent, en beauté, ces consciences aux étoiles.

1 «*La Ligne*»

Texte de 22 pages

Saint-Exupéry évoque quelques souvenirs concernant son apprentissage de pilote de ligne, en 1926, pour assurer «*la liaison Toulouse-Dakar*» en craignant les «*montagnes d'Espagne*». Il était alors très impressionné par les «*anciens*», dont Bury qui, rentrant d'un vol, partit quand même d'un «*rire bref qui illuminait sa fatigue*», et lui «*parut d'une étrange noblesse*». Il signale l'imprévisibilité des moteurs dont Bury a pu être victime, sa mort ayant été laconiquement indiquée. Il rapporte la consigne au sujet du survol des montagnes, de la descente sous les nuages car s'y atténue «*la frontière entre le réel et l'irréel*». Il éprouva «*un orgueil puéril*» puisqu'il était «*responsable du courrier d'Afrique*», tout en se sentant «*mal préparé*». Il voulut «*être initié par Guillaumet*» qui «*répandait la confiance comme une lampe répand la lumière*» ; qui lui dit : «*Ce que d'autres ont réussi, on peut toujours le réussir*» ; qui lui donna des renseignements précis sur le parcours en Espagne dont il fit «*un pays de conte de fées*». Empreint d'«*une jeune ferveur*», Saint-Exupéry marcha près des «*barbares*» qui étaient préoccupés des «*cadeaux de Noël*» alors qu'il goûtait «*l'ivresse orgueilleuse du renoncement*». Le lendemain, dans «*l'omnibus*» de Toulouse le conduisant vers l'aérodrome, il ressentit le même dédain pour des voisins enfermés dans «*les tristes soucis domestiques*» et qui ne sont que des «*consciences endormies*» ; pour un «*vieux bureaucrate*» auquel il dit : «*Tu ne veux point t'inquiéter des grands problèmes, tu as eu assez de mal à oublier ta condition d'homme*», tandis que lui allait affronter «*les dragons noirs et les crêtes couronnées d'une chevelure d'éclairs bleus*». «*Ce matin-là*», il se soumit aux «*rites sacrés du métier*» qui était alors très périlleux, tandis que les aviateurs d'aujourd'hui «*s'enferment dans un laboratoire*». Il évoque Mermoz qui, «*pour la première fois, franchit l'Atlantique Sud en hydravion*», aborda «*la région du Pot-au-Noir*» [zone située sur l'équateur où stagnent de gros nuages], se glissa entre «*les piliers noirs d'un temple*», des «*ruines inhabitées*», oubliant d'avoir peur ! Il se souvient d'un vol au Sahara où lui et son radiotélégraphiste, ne recevant pas de «*relèvements*», allaient de lumière en lumière, espérant celle de l'escale de Cisneros alors que «*l'essence s'épuisait*» ; se sentaient «*perdus dans l'espace interplanétaire*» ; avaient hâte de prendre leur petit déjeuner ; reçurent avec «*jubilation*» un message de remontrance pour une manœuvre téméraire alors qu'ils «*tenaient entre leurs mains leurs destinées*» ; choisirent d'aller vers la côte et maintinrent ce cap même si Cisneros se signala; apprirent alors que leur réservoir contenait assez d'essence. Il conclut : «*Les nécessités qu'impose un métier transforment et enrichissent le monde.*»

Commentaire

Le vicomte Antoine de Saint-Exupéry révèle bien, par son dédain des «*barbares*» restant sur le sol, que l'aviation lui avait permis, en s'élevant, de satisfaire son aristocratie.

Son exaltation se manifeste en particulier dans sa description du monde de l'aviation auquel le vocabulaire guerrier donne des allures d'épopée, avec ses mythes, ses héros ou demi-dieux, ses surhommes donc ; on remarque les hyperboles et cette évocation surgissant inopinément : «*L'or est né du Néant : il rayonne dans les feux de l'escale.*»

On peut douter de cette assertion : «Ce que d'autres ont réussi, on peut toujours le réussir».
On peut aussi contester cette généralisation : «*Les nécessités qu'impose un métier transforment et enrichissent le monde.*» : tous les métiers ne sont pas également profitables à tous !

2 «Les camarades»

Texte de 20 pages

Saint-Exupéry rend hommage à «*quelques camarades*» qui «*fondèrent la ligne française de Casablanca à Dakar*».

D'abord, Mermoz. Il avait été capturé par des Maures qui «*le revendirent*». Puis, «*lorsque s'ouvrit la ligne d'Amérique*», il étudia «*le tronçon de Buenos Aires à Santiago [...] au-dessus des Andes*» qui «*obligent le pilote à une sorte de lutte au couteau*», Saint-Exupéry commentant cet exploit : «*Si vous aviez objecté à Mermoz, quand il plongeait vers le versant chilien des Andes, avec sa victoire dans le cœur, qu'il se trompait, qu'une lettre de marchand, peut-être, ne valait pas le risque de sa vie, Mermoz eût ri de vous. La vérité, c'est l'homme qui naissait en lui quand il passait les Andes.*» Enfin, il «*essaya l'Océan*», l'Atlantique Sud où il fut une fois sauvé par un navire ; où, une autre fois, il s'y abîma pour ne plus revenir. Saint-Exupéry médite sur une mort «*qui est dans l'ordre du métier*», mais dont les pilotes ne parlent guère car «*ils sont dispersés dans le monde*». Or, pour lui, «*il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. / En travaillant pour les seuls biens matériels, nous bâtissons nous-mêmes notre prison.*» Il se souvient d'une rencontre de «*trois équipages de l'Aéropostale [...] sur la côte de Rio de Oro*» alors que menaçait «*un rezzou de trois cents fusils*» [attaque-surprise en vue de pillages, le groupe étant évalué par le nombre de fusils]. Aussi, pour se défendre, avaient-ils «*bâti un village d'hommes*», et avaient découvert qu'ils appartenaient «*à la même communauté*».

Il annonce «*quelques mots*» qu'il adresse à Guillaumet pour raconter «*la plus belle de ses aventures*», et refuser l'image de «*gavroche*» qu'on avait donnée de lui. Il avait «*disparu [...] au cours d'une traversée des Andes*» en hiver, et les gens du pays refusaient d'organiser «*des caravanes de secours*», incitaient Saint-Exupéry et un autre pilote à «*suspendre leurs explorations*». Or on annonça qu'il était «*vivant*». Saint-Exupéry décolla pour le rejoindre, et l'entendre lui dire : «*Ce qui sauve, c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence...*» / «*Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait*», phrase «*noble, qui rétablit les hiérarchies vraies*». Plus tard, Guillaumet raconta qu'il avait rencontré une tempête de neige «*sur le versant chilien des Andes*» ; «*les courants descendants*» l'avaient fait glisser «*dans un délabrement universel*» ; il fut «*roulé comme un drapeau de six mille à trois mille cinq*» mètres ; il «*capota* », dut «*creuser un abri dans la neige*», y attendit «*quarante-huit heures*» par -40°, et, «*la tempête apaisée*», marcha «*cinq jours et quatre nuits*», bravant le froid, luttant contre le sommeil, l'engourdissement et la faim, ayant les pieds gelés, étant accroché à son cœur comme à son moteur. Saint-Exupéry le trouva «*rapetissé comme une vieille*», «*le visage noir, tuméfié*», se délivrant de son «*étrange aventure par bribes*», confiant avoir continué d'avancer «*avec un entêtement de fourmi*» en pensant à sa femme qui n'aurait pu toucher le montant de l'assurance que si l'on avait des preuves formelles de sa mort ; en ne cessant de se dire : «*Je suis un salaud si je ne marche pas, car ma femme, mes camarades, tous ceux qui ont confiance en moi croient que, si je suis encore en vie, je ne peux que marcher*». Son devoir était de ne pas trahir cette confiance. Saint-Exupéry considère que son courage «*est un effet de sa droiture*» ; que «*sa grandeur, c'est de se sentir responsable de lui, du courrier et des camarades qui espèrent*» ; qu'«*être homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde.*»

Commentaire

Ce fut en 1930 que Mermoz accomplit la première traversée commerciale de l'Atlantique Sud où il s'abîma en 1936.

Ce fut la même année que Guillaumet, pilote qui avait ouvert des voies aériennes dans les Andes, l'Atlantique Sud puis l'Atlantique Nord, réalisa son héroïque exploit. C'est à cet ami intime que Saint-Exupéry dédia son livre.

Il lui prêta cette réflexion : *«Il sait qu'une fois pris dans l'évènement, les hommes ne s'en effraient plus. Seul l'inconnu épouvante les hommes. Mais pour quiconque l'affronte, il n'est déjà plus l'inconnu.»* Et il lui rappela un jardinier qui, au moment de mourir, lui disait que rien ne lui semblait plus beau que de bêcher la terre et de tailler les arbres ; ainsi *«il était lié d'amour à toutes les terres et à tous les arbres de la terre. [...] C'était lui, comme Guillaumet, l'homme courageux, quand il luttait, au nom de sa création, contre la mort.»*

On remarque la critique du matérialisme qui se déduit de cette réflexion : *«On n'achète pas l'amitié d'un Mermoz, d'un compagnon que les épreuves vécues ensemble ont lié à nous pour toujours / Cette nuit de vol et ses cent mille étoiles, cette sérénité, cette souveraineté de quelques heures, l'argent ne les achète pas.»*

3 "L'avion"

Texte de 4 pages

Saint-Exupéry affirme : *«Quiconque lutte dans l'unique espoir de biens matériels, en effet, ne récolte rien qui vaille de vivre. Mais la machine n'est pas un but. L'avion n'est pas un but : c'est un outil. Un outil comme la charrue.»* Il considère que les gens de l'époque sont, dans *«l'exaltation des progrès»*, mais dépassés par leur rapidité ; que, après avoir conquis, il faut coloniser ; que la recherche technique d'*«une forme parfaitement épanouie»* est *«de la même qualité que celle du poème»* ; que les découvertes n'ont qu'un seul but : *«servir les hommes»*.

Commentaire

En écrivant : *«Pour le colonial qui fonde un empire, le sens de la vie est de conquérir. [...] Notre morale fut, pendant la durée de la conquête, une morale de soldats. Mais il nous faut, maintenant, coloniser»*, Saint-Exupéry n'échappa pas aux convictions de son époque et, surtout, de son milieu d'origine.

4 "L'avion et la planète"

Texte de 14 pages

1.Saint-Exupéry signale que l'avion n'est pas seulement *«une machine»* mais un *«instrument d'analyse»* qui change notre regard sur la planète qui fut longtemps trompé par les routes. En nous apprenant la ligne droite, l'avion nous fait découvrir *«le soubassement essentiel, l'assise de rocs, de sable et de sel, où la vie, quelquefois, comme un peu de mousse au creux des ruines, ici et là, se hasarde à fleurir»* ; nous permet de juger *«l'homme à l'échelle cosmique»*.

2.Survoler le Sud de l'Argentine fait voir des paysages où il n'y a qu'une nature étrange ; mais, à Punta Arenas, *«la ville la plus sud du monde»*, *«on sent bien le miracle de l'homme»*, *«le mystère humain»*. Y voyant une jeune fille, Saint-Exupéry la considéra *«déjà à demi divine»*, mais ne put entrer dans son *«Royaume»*. Il se demanda : *«D'où les hommes tirent-ils ce goût d'éternité?»* alors que leur vie *«est un luxe»*.

3. La Terre est «une planète errante», et les aviateurs, en atterrissant n'importe où, se rendent compte que son sol est souvent fragile. Par contre, dans le désert du Rio de Oro, Saint-Exupéry avait atterri sur un plateau bordé d'«une falaise qui croulait, à la verticale, dans l'abîme», une terrasse formée d'un «amas énorme de minuscules coquillages», s'était plu à parcourir «un territoire que nul jamais encore, bête ou homme, n'avait souillé», y avait ramassé «un caillou noir» qui ne pouvait qu'être tombé d'une étoile.

4. Une autre fois, il s'était trouvé allongé «face au vivier d'étoiles» dans le ciel, avait d'abord été «pris de vertige», puis s'était senti «noué à la terre», mais «un mortel égaré entre du sable et des étoiles, conscient de la seule douceur de respirer», se découvrant cependant «plein de songes». Il se souvint du paradis de son enfance : «Il était quelque part un parc chargé de sapins noirs et de tilleuls, et une vieille maison que j'aimais. [...] Il suffisait qu'elle existât pour remplir ma nuit de sa présence. Je n'étais plus ce corps échoué sur une grève, je m'orientais, j'étais l'enfant de cette maison, plein du souvenir de ses odeurs, plein de la fraîcheur de ses vestibules, plein des voix qui l'avaient aimée. [...] Ah ! le merveilleux d'une maison n'est point qu'elle vous abrite ou vous réchauffe, ni qu'on en possède les murs. Mais bien qu'elle ait lentement déposé en nous ces provisions de douceur. Qu'elle forme, dans le fond du cœur, ce massif obscur dont naissent, comme des eaux de source, les songes.» Il se souvint aussi de «Mademoiselle», la servante qui se souciait du linge et à laquelle il racontait ses voyages. Il se dit : «Le merveilleux d'une maison n'est point qu'elle vous abrite ou vous réchauffe, ni qu'on en possède les murs. Mais bien qu'elle ait lentement déposé en nous ces provisions de douceur. Qu'elle forme, dans le fond du cœur, ce massif obscur dont naissent, comme des eaux de source, les songes.»

Commentaire

En 1, Saint-Exupéry évoqua «cette souveraine qui désira visiter ses sujets et connaître s'ils se réjouissaient de son règne. Ses courtisans, afin de l'abuser, dressèrent sur son chemin quelques heureux décors et payèrent des figurants pour y danser». Il s'agit de Catherine II de Russie, et le subterfuge fut imaginé par son favori, Potemkine ; d'où le nom de «villages Potemkine» donné à de telles créations.

5 «Oasis»

Texte de 9 pages

Saint-Exupéry, indiquant que l'avion «nous plonge au cœur du mystère», remarquant que «l'âme d'une petite fille est mieux protégée par le silence que ne le sont, par l'épaisseur des sables, les oasis sahariennes», raconte le «miracle» d'un atterrissage forcé qu'il avait dû faire dans un coin perdu de l'Argentine : «J'avais atterri dans un champ, et je ne savais point que j'allais vivre un conte de fées.» En effet, il fut accueilli par des fermiers dans une «étrange maison ! Trapue, massive, presque une citadelle. Château de légende qui offrait, dès le porche franchi, un abri aussi paisible, aussi sûr, aussi protégé qu'un monastère.» où ils menaient une vie simple, paisible, digne, formant un havre de paix dans un monde que le progrès transforme en un désert. Surtout, il découvrit «deux jeunes filles» silencieuses et mystérieuses : «Elles me dévisagèrent gravement, comme deux juges postés au seuil d'un royaume» ; et, en effet, au cours du repas, il fut soumis à «leur esprit critique», ce que faisaient aussi ses sœurs dans son enfance. De plus, elles s'amuserent à l'inquiéter au sujet de vipères vivant sous la table. Mais il admira «cette royauté qu'elles exerçaient», et se dit que chacune serait mariée à un imbécile, «et l'imbécile emmène la princesse en esclavage».

6 «Dans le désert»

Texte de 39 pages

Saint-Exupéry affirme son amour du désert où il apprit à aimer la solitude ; découvrit que *«l'empire de l'homme est intérieur»* ; éprouva la soif ; sentit *«l'écoulement du temps»* ; comprit que *«le jour et la nuit balancent si simplement les hommes d'une espérance à l'autre»*. Il raconte un atterrissage près d'un *«petit poste de Mauritanie»* et la rencontre d'un sergent qui lui fit boire de son vin, et lui confia vouloir retrouver sa *«cousine blonde»*. Il se souvient de Port-Étienne qui était toujours menacé par un *«rezzou fantôme»*, mais d'où il voulut partir pour transporter le courrier à Dakar, étant toutefois alerté par *«deux libellules»* qui annonçaient une tempête. Dans le désert, il eut à compter avec *«la dissidence»* des *«Maures insoumis»* qui se lançaient dans des *«rezzous»* ; face aux chefs, *«ses amis barbares»*, il s'employa à *«éteindre leur orgueil»* en les faisant aller en France où ils furent émus par l'eau douce de Savoie, alors que, au Sahara, l'eau *«vaut son poids d'or»*. Il mentionne la dissidence d'*«El Mammoun, émir des Trarza»*, qui, s'étant rendu compte *«qu'il avait trahi le dieu de l'Islam»*, avait voulu *«que les tribus abâtardies soient rétablies dans leur splendeur passée»*. À Cap Juby, Saint-Exupéry constata la colère et l'admiration à la fois que ressentaient les Maures à l'égard du capitaine Bonnaïfous, un *«méhariste»* qui volait leurs chameaux, un *«chrétien habillé en Maure»* qui ne craignait pas de *«pénétrer en dissidence»*, connaissant *«comme eux des nuits de Bible, faites d'étoiles et de vent»*, sachant qu'il possédait dans le désert *«les seules richesses véritables»*. Saint-Exupéry sentit le mépris des musulmans pour lui qui ne respectait pas les règles fixées par le Coran. Il raconte que le *«vieux Bark»*, un Noir, lui demanda de le ramener à Marrakech où il avait été *«conducteur de troupeaux»* avant d'être capturé, de devenir un de ces *«esclaves des Maures»* sur la soumission desquels l'écrivain se penche, indiquant qu'on les libère quand ils sont trop vieux et que, démunis, ils ne peuvent que mourir ; or celui qui s'appelait en fait Mohammed ben Lhaoussin résistait, ne cessait de rêver au pays perdu ; Saint-Exupéry était parvenu à l'acheter pour *«rendre à un homme sa dignité d'homme»*, lui avait fait prendre l'avion pour Agadir où il avait dépensé tout son argent pour offrir des cadeaux à des enfants afin de satisfaire son *«besoin d'être un homme parmi les hommes»*. Il signale encore que, au désert, *«se joue une pièce secrète, qui remue les passions des hommes»*, et il dit : *«En face de ce désert transfiguré je me souviens du parc sombre et doré de mon enfance que nous avons peuplé de dieux, du royaume sans limites que nous tirions de ce kilomètre carré jamais entièrement fouillé. Nous formions une civilisation close, où les pas avaient un goût, où les choses avaient un sens qui n'était permis dans aucune autre.»* Il regrette qu'il n'y ait *«plus de dissidence»* au Sahara, et, prévoyant qu'on y creuse des *«puits de pétrole»*, se réjouit d'avoir vécu, dans *«les palmeraies interdites»*, *«une heure de ferveur»*.

Commentaire

Ce texte est riche d'indications ethnographiques et historiques puisqu'est évoqué le Sahara, désert de dunes de sable où l'on se déplace à dos de méharis, des chameaux ; où l'Espagne et surtout la France imposaient leur autorité (Saint-Exupéry ne remettant pas en question ce colonialisme exercé d'une façon particulière par ce capitaine Bonnaïfous qui a réellement existé) à des indigènes, les Maures, dont certains s'y refusaient (ce qui est appelé *«la dissidence»*) au nom aussi de leur religion ; ces Maures dominés exerçant eux-mêmes leur domination sur des Noirs réduits en esclavage du fait de la couleur de leur peau (cet esclavagisme étant d'ailleurs oublié dans la condamnation qu'on fait uniquement de celui exercé par les Occidentaux !). Enfin, il faut remarquer la prévision de la découverte de pétrole qui allait effectivement être faite dans le désert algérien peu avant le moment où la France dut abandonner l'Algérie !

Par ailleurs, Saint-Exupéry ne manqua, à son habitude, de se mettre en scène : *«Je connais la solitude. Trois années de désert m'en ont bien enseigné le goût. On ne s'y effraie point d'une jeunesse qui s'use dans un pays minéral, mais il y apparaît que, loin de soi, c'est le monde entier qui vieillit. Les arbres ont formé leurs fruits, les terres ont sorti leur blé, les femmes déjà sont belles. Mais*

la saison avance, il faudrait se hâter de rentrer... Mais la saison avance et l'on est retenu au loin... Et les biens de la terre glissent entre les doigts comme le sable fin des dunes.» Surtout, il revint encore sur le souvenir de son enfance !

On remarque l'expression «*tristes tropiques*» qui aurait pu inspirer à Claude Lévi-Strauss le titre de son livre qu'il publia en 1955.

7 "Au centre du désert"

Texte de 55 pages

Saint-Exupéry raconte un vol sur «*un avion, type "Simoun"*» qui lui fait aborder la Méditerranée en compagnie de son mécanicien, André Prévot. Ils font escale à Tunis où, sur une route, un accident a lieu entre deux voitures dont il garde «*une impression de menace*».

Puis ils arrivent à Benghazi, et il «*commence à absorber mille cinquante kilomètres de désert*» où il sera privé de radio, «*livré à la discrétion de Dieu*».

Après «*quatre heures cinq de vol*», il pense devoir «*arriver au Caire*», descend et croit voir «*un phare marin*» quand se produit «*un formidable craquement*» ; il indique : «*À deux cent soixante-dix kilomètres-heure nous avons embouti le sol*», sans que toutefois se produise «*la grande étoile pourpre de l'explosion*», «*rien qu'une immobilité glacée*», les deux hommes n'ayant «*point de mal*». Ils avaient «*tamponné presque tangentiellement une pente douce au sommet d'un plateau désert*», dans le désert de Libye qui est moins humide encore que le Sahara, alors qu'ils n'ont qu'un peu de liquide qui sera vite épuisé, et qu'ils ignorent leur position. Mais ils entreprennent de marcher en s'en tenant à des cercles autour de l'appareil, «*dans un monde minéral*», «*un paysage de fer*» qui est «*hostile*».

«*Trois jours plus tard*», Saint-Exupéry décide d'aller vers l'Est, comme l'avait fait son «*ami Guillaumet dans les Andes*», en se disant : «*Je m'embarque en canoë sur l'Océan*». Mais «*la chaleur monte, et, avec elle, naissent les mirages*». Et la soif les contraint à revenir vers l'appareil auprès duquel, la nuit, ils allument «*un grand bûcher*» qui est un «*grand message lumineux*», cependant vite éteint. En pensée, il voit «*toute une assemblée de regards*» qui l'interrogent, tandis que Prévot déclare : «*On est foutus [...] Il y a heureusement le revolver*». Si on les recherche, ce doit être «*de la Tripolitaine à la Perse*». Au matin, ils peuvent «*recueillir sur les ailes [...] un fond de verre de rosée mêlée de peinture et d'huile*», et ils espèrent pouvoir boire le sang de fennecs auxquels ils tendent des collets, en vain, mais qui ont des déambulations auprès de buissons portant des escargots.

Saint-Exupéry repart, parcourant «*près de quatre-vingt kilomètres*», marchant sur «*une immense enclume*», toujours soumis aux «*attractions souveraines*» de mirages qui le rendent «*ivre*», regardant une carte qui indique un «*puits permanent*» et un «*établissement religieux*», se disant : «*Cette planète, bon Dieu, elle est cependant habitée...*»

Ils ont l'idée de recueillir de la rosée dans un parachute, et découvrent dans la carcasse de l'avion «*une orange miraculeuse*» qui rend Saint-Exupéry, «*pour une minute, infiniment heureux*». Le parachute se révèle plein de deux litres d'une eau «*d'un beau vert jaune*» et d'«*un goût effroyable*», qu'ils boivent avant de devoir la vomir. Ils décident de «*fuir ce plateau maudit*», enfreignant «*la consigne formelle qui est de demeurer auprès de l'épave*», se hâtant «*vers n'importe quoi*», en emportant «*les panneaux de toile du parachute*». Alors que Prévot va vers le mirage d'un lac, Saint-Exupéry écrit «*une admirable lettre posthume*». Plus tard, il est «*pris d'un insupportable tremblement*» car son «*sang déshydraté circule très mal, et un froid glacial*» le pénètre ; il pense : «*C'est la fin [...] Je ne regrette rien. J'ai joué. J'ai perdu*», et, pour ne plus avoir froid, se creuse une couche dans le sable, se laisse emporter «*vers un songe tranquille*», tout en méditant sur le rôle de l'avion («*L'avion, ce n'est pas une fin, c'est un moyen*» de quitter les villes, de retrouver «*une vérité paysanne*», de chercher «*sa vérité dans les étoiles*»), sur les banlieusards, sur «*le beuglant*» [café-concert populaire], sur son amour de la vie. Cependant, ils se remettent en route.

Ils profitent «*de la fraîcheur du petit jour*», mais renoncent «*aux longues étapes*» car, à demi morts de soif et de fatigue, ils s'épuisent «*en deux cents mètres*», Saint-Exupéry marchant en ressentant «*une*

grande sécheresse de cœur» («Le soleil a séché en moi la source des larmes»). Mais ils ont soudain l'impression «qu'il va se passer quelque chose», «que le désert s'est animé», et ils aperçoivent «des traces sur le sable», puis voient «ce Bédouin et son chameau» tandis qu'«un autre Arabe apparaît de profil sur la dune» qui va «de son seul regard créer la vie», paraissant «semblable à un dieu». Mais les deux errants ne peuvent plus ni crier ni courir. Cependant arrive le moment où le Bédouin pose sur leurs épaules «des mains d'archange», avant que, à plat ventre, ils boivent l'eau qui est «la vie», «la plus grande richesse qui soit au monde», «une ombrageuse divinité». Et Saint-Exupéry célèbre le «Bédouin de Libye» qui est «l'Homme», «tous les hommes à la fois». «Quant à toi qui nous sauves, Bédouin de Libye, [...] tu es le frère bien-aimé. Et [...] je te reconnaîtrai dans tous les hommes.»

Commentaire

Saint-Exupéry n'indiqua pas qu'il parlait ici de sa tentative, en 1935, d'un raid Paris-Saigon, nous jetant directement dans l'action, à la façon d'un romancier.

8 «Les hommes»

Texte de 27 pages

1 Saint-Exupéry, pensant encore à son aventure en Libye, indique : «Il semble à ces heures-là que l'on se découvre soi-même», que l'on connaisse «un sentiment de plénitude», «une sorte de délivrance». Mais, pour lui, «tout est paradoxal chez l'homme» ; on ne sait «où loge sa vérité» car «la vérité, ce n'est point ce qui se démontre. Si dans ce terrain, et non dans un autre, les orangers développent de solides racines et se chargent de fruits, ce terrain-là c'est la vérité des orangers. Si cette religion, si cette culture, si cette échelle de valeurs, si cette forme d'activité et non telles autres, favorisent dans l'homme cette plénitude, délivrent en lui un grand seigneur qui s'ignorait, c'est que cette échelle des valeurs, cette culture, cette forme d'activité, sont la vérité de l'homme. La logique ? Qu'elle se débrouille pour rendre compte de la vie.» Pour lui, la vérité s'affirme, se révèle dans l'action d'individus qui sont unis par un désir, par une croyance, par un sourire, qui leur donne l'impression d'échanger quelque chose de supérieur à eux-mêmes, et d'individus les fait devenir hommes. Il proclame : «Ce qui est admirable» chez l'homme, «c'est le terrain qui l'a fondé», «les vocations» qui «l'aident à se délivrer» («mais il est également nécessaire de délivrer les vocations»), «les circonstances» qui s'offrent à lui. Et il annonce qu'il va raconter «une nuit d'Espagne», «sur le front de Madrid», alors qu'il dînait «à la table d'un jeune capitaine».

2 Celui-ci reçut l'ordre d'«une attaque absurde et désespérée» à laquelle se résigna un sergent qui voulut l'oublier en buvant du cognac et en s'endormant, ce qui rappela à Saint-Exupéry le sommeil qu'il avait connu dans «cette première journée de Libye», et qui lui avait permis «de refuser le monde présent». Quand on réveilla le sergent, il aurait voulu continuer à dormir, refusant «non tant la mort que l'inconfort de mourir». Pourtant, «échappant aux prévisions de la logique : le sergent souriait», ce qui rappela à Saint-Exupéry un souvenir de Mermoz. Le sergent lui avait confié qu'il était entré dans la guerre non par conviction politique, mais parce qu'un ami y était mort et qu'un autre lui avait dit : «On y va?», ce que l'écrivain compare au désir des «canards domestiques» d'imiter les «oiseaux migrants» et au désir des gazelles qu'il avait élevées à Cap Juby d'aller courir dans le désert au risque d'être tuées par le lion. Le sergent avait répondu à l'appel à la fraternité que l'aviateur avait connu en volant «par équipe de deux avions» dans le Rio de Oro ; il avait voulu rejoindre «l'universel».

3 Saint-Exupéry affirme : «Liés à nos frères par un but commun et qui se situe en dehors de nous, alors seulement nous respirons et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction». Ce but commun tendant l'individu vers quelque chose qui lui est supérieur est proposé aussi par les religions et les partis politiques. Est évoqué l'exemple de Mermoz qui était soucieux d'assurer le transport du courrier. Puis il est fait mention de dissidents du Rif [région du Nord du Maroc] qui étaient tantôt les amis tantôt les ennemis

de l'officier qui commandait «un poste avancé». Saint-Exupéry considère que, «pour comprendre l'homme et ses besoins, pour le connaître dans ce qu'il a d'essentiel, il ne faut pas opposer l'une à l'autre l'évidence de vos vérités», mais «oublier un instant les divisions». Il stipule : «La vérité pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme» - «La vérité [...], c'est ce qui simplifie le monde et non ce qui crée le chaos. La vérité, c'est le langage qui dégage l'universel.». Il constate qu'«il est deux cents millions d'hommes, en Europe» qui sont passés du monde paysan aux «cités ouvrières» ; qu'on les instruit mais qu'on «ne les cultive plus» ; que, «du pain qui leur est offert ils vont mourir». Passant à l'actualité politique, il regrette qu'on veuille «enivrer les Allemands de l'ivresse d'être allemands» ; il signale que «la guerre d'aujourd'hui détruit ce qu'elle prétend favoriser» ; qu'elle «nous trompe». Il analyse la situation dans laquelle il s'est lui-même trouvé : «Le goût du pain rompu entre camarades nous a fait accepter les valeurs de la guerre. Mais nous n'avons pas besoin de la guerre pour trouver la chaleur des épaules voisines dans une course vers le même but. La guerre nous trompe. La haine n'ajoute rien à l'exaltation de la course. / Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire.». Il nous invite à «prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres» pour «rattraper l'humanité», ce qui nous permettra d'être heureux. Finalement, il évoque la transmission qui se fait «dans une lignée paysanne» «d'une génération à l'autre».

4 Saint-Exupéry se plaint de «ces bureaucrates vieilliss» qui avaient entravé l'essor de "l'Aéropostale". De là, il passe à «un long voyage en chemin de fer» où il avait vu, dans «les voitures de troisième [la troisième classe, la moins confortable et la moins chère]», des «ouvriers polonais congédiés de France et qui regagnaient leur Pologne» ; qui lui «semblaient avoir à demi perdu qualité humaine», être «devenus des paquets de glaise». Mais il avait remarqué un enfant à l'«adorable visage», s'était dit : «Voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie», pensant toutefois qu'il «sera marqué comme les autres par la machine à emboutir». Il en vient à cette constatation : «C'est quelque chose comme l'espèce humaine et non l'individu qui est blessé ici, qui est lésé [...] Ce qui me tourmente ce n'est point cette misère dans laquelle, après tout, on s'installe aussi bien que dans la paresse. Des générations d'Orientaux vivent dans la crasse et s'y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.» La dernière phrase est : «Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme.»

Commentaire

Saint-Exupéry reprit la mention de situations qu'il avait découvertes en tant que grand reporter, pendant la guerre d'Espagne ou dans son voyage en U.R.S.S., rencontrant alors d'autres héroïsmes et d'autres misères.

Montrant sa volonté d'aller à la rencontre des peuples, de s'attarder à la spécificité de chaque personne rencontrée, il médita sur le sens de la vie et le destin de l'espèce humaine toujours menacée. Il indiqua qu'il préférerait les vertus de l'amour, qui ouvrent le chemin de la foi, à celles de l'intelligence, qui mènent au doute. Il pensait qu'on n'est pas naturellement digne d'être humain ; que, pour y parvenir, il convient de rejeter tout ce qui menace de nous rattacher au culte de l'individu, et de renoncer en même temps à la simple jouissance des biens matériels. Il voulut nous inculquer le goût de l'universel en nous invitant à découvrir dans le sacrifice et dans l'humilité la plus noble des satisfactions, celle qui doit nous amener à concevoir comme nécessaire une vie spirituelle où soit engagé le destin de l'humanité

Mais il exprima ces idées en progressant d'une façon sinueuse, assez difficile à suivre car il s'encombra d'exemples allant dans tous les sens, avec toujours sa propension aux souvenirs personnels.

Au passage, on découvre cette belle formule : «Aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction» qui a cependant été souvent détournée pour être appliquée à l'amour animant un couple. Inversement, on s'étonne de cette tautologie (ou ouroboros) : «La vérité pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme.»

On se demande ce que les «*Orientaux*» pensent de leur goût de «*la crasse*» que leur attribua l'écrivain occidental !

Surtout, le texte, empreint du désespoir de Saint-Exupéry, aboutit à une admirable évocation finale. Si la réflexion sur «*Mozart assassiné*» (le texte était la reprise d'un article que lui avait inspiré son voyage de 1935 en U.R.S.S.) souligne le scandale que constituent souvent chez les enfants pauvres les dons qu'on ne peut développer, elle peut être rapprochée de l'attitude de Rieux dans «*La peste*» protestant contre la mort d'un enfant. L'idée allait être reprise dans des titres de romans : celui de René Fallet («*Mozart assassiné*», 1963) et celui de Gilbert Cesbron («*C'est Mozart qu'on assassine*», 1966).

La dernière phrase (qui est aussi la dernière du livre) sonne comme un verset biblique puisqu'on lit : au début de la «*Genèse*», «L'esprit de Dieu soufflait sur les eaux» (1, 2) ; dans «*Le livre d'Isaïe*» : «Nous sommes l'argile, et c'est toi qui nous a formés» (64, 7).

Commentaire sur l'ensemble

Comme on le voit, «*Terre des hommes*» regroupe des textes autobiographiques qui, s'étageant sur plusieurs années, suivent l'évolution de la réflexion de Saint-Exupéry. On constate que ce fut grâce aux multiples expériences qui avaient nourri sa réflexion sur le sens à donner à la condition humaine, grâce aux longues heures de méditation que permet le vol ou la solitude du désert, qu'il put écrire ce livre, en s'inspirant toujours d'une matière vivante, fondue au creuset de l'esprit et du cœur.

Les premiers textes célèbrent l'héroïsme de quelques-uns. S'il ne s'agit pas de fictions, cela n'exclut nullement ces embryons d'intrigue qui entretiennent l'émotion du lecteur. Mais l'intrigue ne pouvait déboucher sur l'attente car, à l'époque de la publication, son dénouement était connu avant que ne commence le récit :

-Chacun savait que Mermoz, une figure légendaire, s'était englouti dans l'Atlantique.

-Chacun avait assisté, grâce aux journaux, à la résurrection de Guillaumet, l'homme courageux qui, perdu dans les neiges des Andes, était parvenu, grâce à son énergie, à vaincre les pites dangers.

-Nul n'ignorait que Saint-Exupéry avait échappé à son accident dans le désert, puisqu'il le relatait.

Dans les textes suivants, il s'ouvrit à la collectivité. Par un réel sursaut de la pensée, il se délivra de la question qu'il se posait dans sa propre jeunesse (comment puis-je échapper à la médiocrité? est encore une question d'homme seul) pour s'élever à cette autre question : comment l'enfant d'ouvriers émigrés peut-il, lui aussi, se réaliser? La réponse est claire : l'individu, dans son insularité, y échoue. Seul le permet l'inclusion dans un ensemble qui prend le visage de réalités quotidiennement vécues, paisiblement éprouvées : une culture, un pays, une maison. À une éthique solitaire avait succédé une éthique de la participation et de la responsabilité. On voyait apparaître, surgie sans doute de son éducation catholique, la vision idéalisée d'une communauté organique.

On peut constater que, en exerçant son métier d'aviateur, Saint-Exupéry avait continué à apprendre son métier d'écrivain. En effet, il rédigea ces textes dans une prose classique, empreinte d'exaltation, de solennité et de poésie (ainsi, évoquant les sentinelles qui lançaient le cri réglementaire, il ajouta : «*Et nous, les passagers de ce vaisseau aveugle, nous écoutions l'appel s'enfler de proche en proche, et décrire sur nous des orbes d'oiseaux de mer*» [6, 1]). Ces textes étant marqués par sa volonté de délivrer un message, ils abondent en aphorismes, en maximes.

Saint-Exupéry avait d'abord choisi ce titre : «*Étoile par grand vent*». Mais, en décembre 1938, à l'imprimerie de Lagny-Sur-Marne, sur les épreuves, il le changea pour «*Terre des hommes*» que son cousin, André de Fonscolombe, lui avait proposé.

Le livre, dédié à Henri Guillaumet, fut publié par les «Éditions Gallimard» en février 1939.

Il obtint le «Grand Prix du roman de l'Académie française», bien que ce n'en soit pas un.

Il remporta un succès éclatant.

Cependant, Robert Brasillach (dans "L'action française" du 16 mars 1939) put reprocher à Saint-Exupéry de tomber dans l'emphase et la grandiloquence : «L'auteur n'évite pas la mauvaise, la très mauvaise rhétorique : "*Seul l'Esprit, conclut-il, s'il souffle sur la glaise peut créer l'Homme*". Avec deux majuscules, deux de trop.»

Dans "*La force de l'âge*", Simone Beauvoir allait indiquer que Sartre y voyait «la meilleure illustration possible, la plus convaincante, des thèses de Heidegger» par «cette métamorphose de la terre et du ciel qu'éprouve un pilote aux commandes de son appareil». Signalons que Heidegger allait dire de Saint-Exupéry : «C'est le plus grand existentialiste du siècle.»

Aux États-Unis, le livre, traduit par Lewis Galantière que Saint-Exupéry laissa choisir le titre : "*Wind Sand and Stars*" (ce qui souligne la puissance des matières contre lesquelles lutte le pilote), fut publié en juin 1939 par les "Éditions Reynald et Hitchcock". Il fut salué par l'"American Booksellers Association", et eut là aussi un grand succès, devenant même un «best-seller» couronné par le "National Book Award".

En 1999 fut produit un document audio : "*Saint-Exupéry raconte "Terre des hommes" à Jean Renoir*"

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.com